

— **E**n tout cas, il ne faut surtout pas appeler ça une « kermesse ».

Ma mère, Daisy et moi étions devant la mairie. L'été touchait à sa fin, il faisait bon en ce début de soirée et il y avait encore du monde en ville, ce qui n'allait pas durer. D'où la nécessité d'organiser un événement qui attirerait les vacanciers à Penstowan et les inciterait, avec un peu de chance, à prolonger leur séjour d'une semaine.

La kermesse (zut !) de Penstowan avait *toujours* existé. Enfin, depuis que j'étais gamine, au moins, et sûrement bien avant encore. Elle avait rythmé mon enfance avec ses manèges, ses stands de gâteaux, ses jeux désuets (une petite pêche à la ligne, mademoiselle ?) et ses stands de tir. J'ai même gagné une noix de coco, une fois. On arrivait en fin de journée, il n'y avait plus de prix dignes de ce nom à gagner (je parle de peluches de Snoopy mal rembourrées et de gadgets minables en plastique), alors on m'a refilé cette superbe récompense, très exotique, brune et sacrément poilue. Je l'ai ramenée à la maison et l'ai donnée à ma mère en pensant qu'elle allait l'ouvrir et qu'à l'intérieur il y aurait un Bounty ou quelque chose dans le genre, mais ma mère s'est contentée de la regarder, l'air intrigué, et au final la noix de coco est restée dans la coupe à fruits pendant environ trois mois, jusqu'au moment où ma mère en a eu marre

de la dépoussiérer et a fini par la jeter. Et bien sûr, il y avait aussi les poissons rouges. Ah ! Tous ces poissons rouges qui barbotaient dans leur sac en plastique avant d'être balancés sans ménagement dans le grand saladier en verre de ma mère – car nous n'avions pas d'aquarium. Ils ne survivaient jamais assez longtemps pour que nous ayons le temps de filer en acheter un à l'animalerie de Barnstaple, de sorte que les pauvres bestioles finissaient systématiquement dans les toilettes. Et la mésaventure se répétait l'année suivante.

Mais une nouvelle ère s'annonçait. Le conseil municipal avait voté à l'unanimité en faveur d'« une démonstration de force pour montrer à ces propriétaires de résidences secondaires de quoi on est capable chez nous ». La ville allait organiser son propre festival d'art, sur une semaine entière, pour rivaliser avec celui, très réputé, de St Ives, un peu plus loin sur la côte des Cornouailles, un véritable repaire d'artistes et de riches propriétaires de maisons de vacances, qui s'achève par une journée de clôture grandiose. Il y aurait toujours des stands de tir, et de pauvres poissons rouges feraient probablement leur apparition le dernier jour, mais, non, non, il ne s'agissait en aucune façon d'une kermesse – compris ? Et moi, j'étais chargée du service traiteur de la soirée d'ouverture.

Je croisais les doigts pour que tout se passe bien. La dernière fois que j'avais proposé ce genre de prestation, à l'occasion du mariage de mon vieux pote Tony Penhaligon, la fête avait été gâchée par l'irruption d'un cadavre. Qui n'avait même pas son carton d'invitation. Et je vous vois venir ; non, ça n'avait rien à voir avec ce que j'avais servi à manger ce soir-là. Non mais !

L'hôtel de ville était un vieil édifice en pierre grise de la région, imposant, avec de grandes fenêtres cintrées, des vitrages en verre au plomb et des ornements gothiques

sur la façade. Le dernier étage était à colombages dans le style Tudor et il y avait même une (toute petite) tour crénelée sur un côté. Le conseil municipal s’y réunissait de temps à autre mais les affaires courantes de l’administration locale étaient débattues un peu plus loin dans la même rue, dans un affreux bâtiment en verre et en béton datant de la fin des années 1960, début des années 1970. À présent l’hôtel de ville était réservé aux mariages – le registre d’état civil était conservé là-bas – et aux grands événements de la vie locale. Comme celui-ci.

Derrière nous, légèrement moins majestueuse, se trouvait ma fidèle camionnette, la Masomobile – si elle s’appelait comme ça, c’est que je l’avais rachetée à un ancien vendeur de sous-vêtements coquins et, euh... d’*accessoires* pour le couple. Si la fourgonnette avait désormais changé de vie, des traces de son passé subsistaient car lorsque je l’avais achetée, la portière latérale arborait un sticker assez éloquent et l’autocollant était toujours là, sous la nouvelle peinture. En regardant sous un certain angle (le bon ou le mauvais, c’est selon le point de vue), on devinait ce fantôme évocateur des perversions d’une vie antérieure. C’est Daisy qui avait surnommé le véhicule la Masomobile et ce sobriquet, tout comme le sticker graveleux, était resté.

—Allez, venez, ai-je dit. On va décharger.

*

On a donc tout sorti de la camionnette – les paquets de saumon fumé, les blinis, les saucisses cocktail, les vol-au-vent, enfin tout ce que l’on sert à une soirée années 1970 – et déposé l’ensemble dans l’espace cuisine. J’avais tout préparé à la maison, il ne restait donc plus qu’à dresser les plats, planter des cure-dents dans les saucisses cocktail et *amuser* les *gueules* des invités. Lorsque tout a été en

train de chauffer au four, de reposer sur le plan de travail ou de refroidir au réfrigérateur, je suis allée déplacer la camionnette pour éviter de choquer le gratin de la ville, sans parler des invités d'honneur, qui allaient bientôt arriver. En garant tranquillement la Masomobile en marche arrière derrière la salle de réception, je me suis dit que tout était fin prêt et allait forcément bien se passer. Mais quand je suis retournée dans la cuisine, il m'a suffi de voir la mine de ma mère pour que ce calme intérieur disparaisse en une fraction de seconde.

—Qu'est ce qui se passe ? lui ai-je demandé, pas certaine de vouloir entendre sa réponse.

—Joanie vient d'appeler. Elle a fait une chute, elle ne pourra pas venir.

Joanie, une dame charmante mais très âgée, servait des boissons chaudes et des biscuits au café le mercredi matin aux personnes âgées du coin. Nous lui avions demandé de venir nous aider à faire le service ce soir-là. Je dois avouer qu'à chaque fois que je la voyais s'approcher avec un plateau de tasses bouillantes, mon instinct me poussait à m'éloigner d'elle pour éviter de me trouver dans la zone à risque lorsqu'elle renverserait le plateau. Mais pour être honnête, aussi bancale et instable qu'elle fût, pas une seule fois elle n'avait fait valdinguer son plateau. Cela étant dit, j'étais soulagée qu'elle ne soit pas de service ce soir, même si ça nous faisait une serveuse en moins.

—Oh, pauvre Joanie, ai-je commenté en essayant de cacher mon soulagement. Tant pis, on va se débrouiller sans elle...

—Oui... Mais c'est dommage qu'Anthea ait dû annuler aussi.

Depuis que Daisy et moi étions revenues nous installer à Penstowan, ma mère m'avait présenté la plupart de ses

amis, tous d'un certain âge. Seulement, je ne me souvenais pas de la moitié d'entre eux ; au bout d'un moment, ils se confondaient tous dans mon esprit en une masse homogène de cheveux blancs et de chaussures à semelles orthopédiques.

—C'est qui, déjà, Anthea ?

—Mais tu la connais bien, c'est celle avec les yeux...

Daisy a levé la main.

—Ah ouais, moi, je vois.

—Hum, zut alors, il va nous manquer des bras, ai-je dit en regardant Daisy, qui a tout de suite deviné ce que je pensais et a secoué la tête avec véhémence.

—Ah non, hein ! Pas moi. Je dois retrouver Jade et aller au cinéma, tu te souviens ? Je ne peux pas travailler, de toute façon, c'est illégal, je n'ai que douze ans. Tu n'as pas le droit de me faire bosser avant que j'en aie treize. Et puis il y aura de l'alcool, et...

—Bon, bon, d'accord, d'accord ! Mais tu exagères, ce n'est pas comme si je te demandais de monter dans le conduit d'une cheminée ou un truc dans le genre.

—Tu vas être obligée de t'y coller, ma fille, a tranché ma mère. Janet et moi, on ne va pas y arriver toutes seules. Surtout vu ce que tu nous payes... a-t-elle ajouté dans sa barbe.

—Mais je n'ai pas la tenue adéquate, ai-je dit en pensant : *Oh mon Dieu, ne m'obligez pas à faire ça...*

—Il me semble bien qu'on a l'uniforme de Joanie dans la camionnette, non ? a glissé Daisy, innocemment.

Inutile de dire qu'elle a eu droit à un regard moyennement aimable de ma part. Après tout ce que j'avais fait pour elle...

*

Moi, tout ce qui est *girly*, ce n'est pas mon truc. C'est notamment pour cette raison que j'avais voulu entrer dans les forces de police – mon ancien métier. Je n'ai jamais aimé porter des jupes ou des robes, à moins d'avoir à me rendre dans un endroit très chic, et même dans ce cas, je dois me faire violence pour me convaincre qu'un pantalon élégant ne ferait pas mieux l'affaire. Gamine, déjà, je détestais les froufrous et les petits rubans ; les salopettes, à la rigueur, les jeans, sans hésiter, mais les chemisiers avec un gros nœud devant, non merci.

Alors là, évidemment... J'arrivais à peine à boutonner l'ignoble corsage brillant en soie (Joanie avait de toute évidence une poitrine moins généreuse mais bien plus proche du sol que la mienne), et j'ai pesté en repoussant le nœud bouffant qui menaçait de m'étrangler.

Ma mère a tenu à ajuster le nœud infâme.

—Arrête donc de ronchonner, tu veux bien ? On dirait une ado qui boude.

Daisy était pliée de rire en voyant ce que je portais.

—Oh la vache !

—Range-moi ce téléphone, Daisy. Je te préviens, si ça finit sur Facebook, moi, je poste ta photo d'école de l'année dernière.

Daisy a vite remis son téléphone dans sa poche et a affiché un large sourire.

—Ça ne m'avait même pas traversé l'esprit...

*

Les invités ont commencé à arriver. Presque tous les plats étaient déjà posés sur la table du buffet recouverte d'une longue nappe. J'ai essayé tant bien que mal de me cacher derrière le buffet pour servir le champagne dans des coupes, tandis que ma mère et sa copine Janet distribuaient

les verres. J'étais plus détendue ; si je connaissais de vue la plupart des invités, il ne s'agissait pas d'amis proches, donc ça ne m'inquiétait pas spécialement qu'ils me voient dans cet accoutrement ridicule. Toujours réticente à l'idée de quitter ma planque derrière le buffet, je me suis mise à peaufiner la disposition des amuse-gueules dans les plateaux.

—J'ai toujours rêvé de te voir dans ton uniforme de serveuse, mais je ne m'attendais pas à ça...

J'ai fait volte-face. Tony était là, devant moi, un grand sourire aux lèvres. Je l'ai vu baisser les yeux sur l'immonde nœud de mon corsage et son sourire s'est étiré jusqu'aux oreilles.

—Mais qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu portes, là ? a-t-il bafouillé en se retenant visiblement d'éclater de rire. C'est... intéressant, ce look, sur toi.

J'ai souri gentiment.

—Ouais, ouais, vas-y, rigole. On verra si tu trouveras ça aussi drôle quand je t'enfoncerai cette saucisse cocktail dans le c...

—Ah, Jodie !

J'ai exécuté une sorte de pirouette en sursautant – mauvaise idée quand on n'est pas habituée aux jupes fourreau et aux talons – et me suis retrouvée face à face avec Maurice Holden, le maire de Penstowan.

À la télévision, les maires sont toujours de grands types, corpulents et joviaux, comme Alf Roberts dans *Coronation Street*¹. Ils ont une poignée de main ferme, une voix tonitruante et un rire chaleureux, ils maîtrisent le salut secret de la loge maçonnique du coin (avec ourlet de pantalon relevé et un téton exposé), et doivent leur embonpoint aux nombreuses cérémonies et banquets officiels qu'ils président. Eh bien, notre maire n'était pas du tout comme

1. Feuilletton télévisé britannique diffusé depuis 1960 sur ITV.

ça : la soixantaine, grand, mince au point d'avoir l'air frêle, légèrement voûté. Quand il arborait les lourdes chaînes représentant sa fonction de maire, il me faisait penser à Jacob Marley¹ avec ses chaînes de fantôme. Mais Maurice Holden était toujours sympathique, plein d'enthousiasme pour sa ville, où il vivait depuis près de quarante ans avec Tim, son « bon ami » (comme l'appelait par euphémisme l'ancienne génération d'habitants de Penstowan).

J'ai baissé la saucisse à cocktail que je brandissais toujours avec agressivité et j'ai souri.

— Bonjour, Maurice. Il y a du monde, hein ?

— En effet. Voilà qui me réjouit. Je craignais qu'il nous reste un tas de billets invendus mais tout est parti ! Les gens sont venus pour rencontrer notre invité d'honneur, a ajouté Maurice en jetant des regards inquiets autour de lui. J'espère juste qu'il va venir...

1. Associé d'Ebenezer Scrooge dans *Un chant de Noël* (1843) de Charles Dickens.